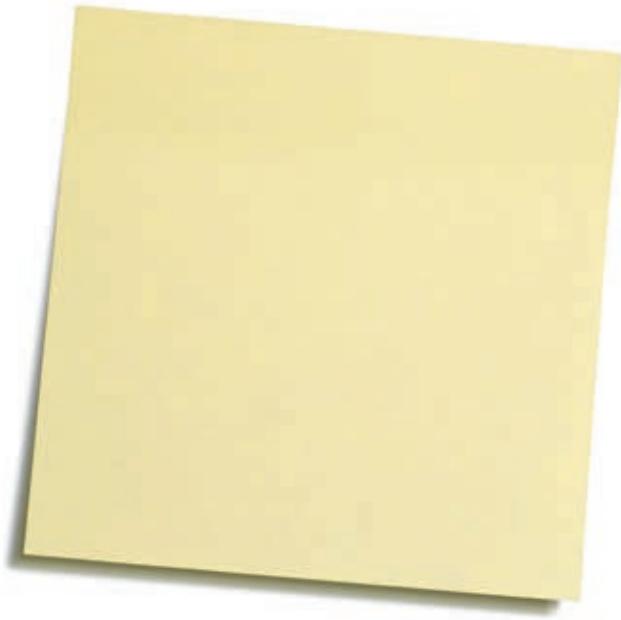


pro natura magazine

1/2026 JANVIER



**Recherchons : visions inspirantes
pour la Suisse de demain**

4 dossier

Les visions d'un avenir durable, social et équitable ne doivent pas demeurer des utopies.

16 rendez-vous

Le paléoécologue Willy Tinner étudie comment la nature a réagi aux changements climatiques dans le passé.

18 en bref

20 actuel

Les PFAS sont plus répandues dans l'environnement qu'on ne le pensait, avec des répercussions sur notre santé.

22 nouvelles

22 L'Animal de l'année 2026, le hérisson commun, vit parmi nous dans nos villes et villages.

24 Pro Natura Genève a aménagé deux radeaux sur le Léman pour favoriser la nidification des sternes.

26 Lancée il y a cinq ans, l'« Action Pics & Cie » promeut efficacement la biodiversité dans nos forêts.

28 saison

30 service

34 shop

35 cartoon

36 engagement

Isabelle Bühlir



Joel Schweizer



4



2

16

pro natura magazine

Revue de Pro Natura – Ligue suisse pour la protection de la nature

pro natura

est reconnue par le Zewo



Impressum: Pro Natura Magazine 1/2026. Cette revue paraît cinq fois par an (plus le Pro Natura Magazine Spécial) et est envoyée à tous les membres de Pro Natura. ISSN 1422-6235

Rédaction: Florence Kupferschmid-Enderlin (fk), corédactrice en chef; Tania Araman (ta), rédactrice édition française; Bettina Epper (epp), corédactrice en chef; Nicolas Gattlen (nig), reporter édition allemande; Rico Kessler (rke), rédacteur édition allemande.

Mise en pages: Susanne Gafner, Florence Kupferschmid-Enderlin, Tania Araman. **Couverture:** Susanne Gafner.

Ont collaboré à ce numéro: Lesly Helbling, Elisabeth Karrer (ek), Franziska Kissling (fki), Céline Mäder, Sabine Mari, Kaspar Meuli, Lea Minzloff (lmi), Thomas Uhland.

Traductions: Léa Coudry, Fabienne Juillard, Bénédicte Savary.

Délai rédactionnel 2/2026: 20 janvier 2026.

Impression: Vogt-Schild Druck AG, 4552 Dierendingen. **Tirage:** 173 000 (119 000 allemand, 54 000 français). Imprimé sur papier recyclé FSC.

Adresse: Magazine Pro Natura, Ch. de la Cariçaie 1, 1400 Cheseaux-Noréaz, tél. 024 423 35 64, fax 024 423 35 79, e-mail: secretariat.romand@pronatura.ch, CCP 40-331-0

Secrétariat central de Pro Natura: case postale, 4018 Bâle, tél. 061 317 91 91, fax 061 317 92 66, e-mail: magazine@pronatura.ch

Pro Natura est membre fondateur de l'IUCN – Union mondiale pour la nature et membre suisse de Friends of the Earth International

www.pronatura.ch



éditorial

Chaussons nos lunettes roses !

TANIA ARAMAN,
rédactrice du Magazine Pro Natura



Les idéalistes sont souvent qualifiés de rêveuses et de rêveurs. Voire de naïves et naïfs qui se bercent d'illusions au lieu d'appréhender le monde avec pragmatisme et réalisme. Certes, les crises que traverse actuellement notre planète - réchauffement climatique, effondrement de la biodiversité, tensions géopolitiques - ne laissent guère augurer d'un avenir radieux et ce sont davantage les dystopies catastrophistes que les utopies qui envahissent notre paysage médiatique.

Et pourtant, il est plus important que jamais de nous laisser porter par des visions positives, comme l'affirment - et le montrent - dans ce numéro les intervenantes et intervenants de notre dossier thématique. « Nous devons nous demander quels récits nous permettraient de rendre désirable une société dans les limites planétaires », souligne la politologue Chantal Peyer. Pour elle, les personnes qui manquent de pragmatisme et de réalisme aujourd'hui sont plutôt celles qui estiment qu'on peut continuer comme avant.

Que ce soit en proposant des images attrayantes de villes faisant la part belle à la végétation et à la mobilité douce, en prévoyant de planter un quart de forêt en plus sur le territoire argovien, ou en organisant un jeu de rôle durant lequel les participantes et participants imaginent un avenir fondé sur l'empathie et l'entraide, des projets naissent ça et là dans notre pays, posant les jalons d'un possible changement. À l'Université de Lausanne (UNIL), un festival rassemblant chercheuses et chercheurs, créatrices et créateurs autour des imaginaires écolologiques est même né l'an dernier : les Écotopiales.

En œuvrant pour une Suisse où les êtres humains vivent en harmonie avec la nature, Pro Natura s'inscrit dans ce mouvement qui souhaite proposer des récits inspirants nous encourageant à modifier nos pratiques et nos comportements pour tendre vers un idéal. Alors n'ayons plus crainte de passer pour des rêveuses et des rêveurs : chaussons nos lunettes roses et créons ensemble un monde meilleur !

Entre visions et utopies, quel chemin vers un futur désirable ?

La vision de Pro Natura est celle d'un monde où les êtres humains vivent en harmonie avec la nature, raison pour laquelle notre association a fait de la sobriété l'une des quatre priorités de sa nouvelle stratégie jusqu'en 2028.

BERTRAND SANSONNENS, coordinateur de la coopération internationale chez Pro Natura et membre du Comité exécutif des Amis de la Terre International

Depuis sa création par Thomas More, auteur en 1516 de l'ouvrage *Utopia*, le mot utopie, ou la représentation d'une société idéale, est teinté de double sens, entre fiction impossible et idéal à atteindre. Une organisation telle que Pro Natura, empreinte de pragmatisme et solidement ancrée dans le contexte suisse, n'est a priori pas coutumière de la première définition. La notion de «vision» s'avère en revanche un élément stratégique fondamental pour une ONG moderne. Celle de Pro Natura nous projette dans «un monde où les êtres humains vivent en harmonie avec la nature». «Un monde pacifique et durable, où l'équité et les droits humains sont réalisés», précisent les Amis de la Terre, le réseau mondial Pro Natura est le membre suisse. Ou encore, «une société fondée sur la justice sociale, économique, environnementale et de genre, exempte de toute forme de domination et d'exploitation».

Depuis au moins cinquante ans, de nombreux chercheur·euses, économistes, environmentalistes et philosophes ont développé de leur côté des modèles visant une société juste et durable, où le bien-être et la prospérité ne se construisent pas sur la destruction de la nature, en s'appuyant sur un constat simple : une croissance infinie n'est pas possible dans un monde dont les ressources naturelles sont limitées et épuisables. Ces concepts parlent alors de décroissance, de postcroissance ou de sobriété.

Viser la sobriété

C'est avec ce dernier terme que Pro Natura a choisi de travailler. La notion de sobriété équivaut à un niveau de consommation situé entre les extrêmes insoutenables de la surconsommation et de la pauvreté matérielle. L'objectif est alors d'utiliser les ressources de manière raisonnable, afin que les êtres humains puissent s'épanouir sans compromettre la stabilité de la biosphère. Or, le système économique actuel contribue de manière inacceptable à la destruction des écosystèmes et à la dégradation du climat, aux dépens des populations les plus démunies et de l'avenir de nos enfants. Des transformations profondes sont nécessaires pour assurer un développement dans les limites environnementales planétaires. Alors que la crise climatique s'aggrave et que l'effondrement de la biodiversité s'accélère, il y a urgence à adapter notre société et à adopter un nouveau paradigme. C'est pourquoi

Pro Natura a décidé de faire de la sobriété l'une des quatre priorités de sa nouvelle stratégie (2025–2028).

Dans de nombreux pays, des organisations, des groupes de réflexions et des activistes se réclament d'ailleurs de cette pensée et proposent des mesures concrètes pour se diriger vers un changement de système. L'Université de Lausanne, par exemple, est un pôle de réflexion reconnu autour de personnalités comme Julia Steinberger ou Timothée Parrique. Ensemble, nous devons transformer l'opinion publique et peser sur les décideur·euses. Les 180 000 membres de Pro Natura viennent de milieux très variés et ont des visions probablement très diverses de la société idéale, mais ils partagent une passion commune pour la nature et la volonté de la préserver : c'est ainsi que nous pouvons apporter la masse critique pour faire bouger les lignes.

Le choix du vivant

Le chemin est difficile et parfois semé d'embûches : la résistance des milieux économiques court-termistes est forte et l'imaginaire du «toujours plus» qui serait synonyme de bien-être a la dent dure. De fait, plusieurs projets visionnaires ont déjà été rejettés dans les urnes, comme l'initiative populaire pour la responsabilité environnementale l'an dernier. Mais l'accélération du désastre écologique ne nous laisse pas le choix : c'est sans attendre qu'il faut choisir le vivant contre la destruction et la raison contre les messages conformes du techno-fixisme, comme l'idée que le tout-électrique est la solution à tous nos problèmes.

Pro Natura choisit d'accompagner, de stimuler et de soutenir les initiatives qui construiront la Suisse soutenable et solidaire de demain. Nous le faisons dans notre travail politique, où nous avons besoin de lois solides et innovantes pour encadrer l'utilisation du sol, la production et la consommation raisonnée d'une alimentation et d'une énergie propres, ou pour protéger la forêt ici comme dans les pays du Sud. À l'échelle locale, nos sections sont à l'écoute et appuient les efforts de collectifs citoyens engagés contre le gaspillage, pour la production d'une alimentation locavore, pour le développement d'un habitat économe ou simplement dans l'échange et la convivialité. Voilà comment la vision de Pro Natura prend corps dans un travail concret sur le terrain.

01_Vision Trois-Lacs 2050

Entre les lacs de Biel, de Neuchâtel et de Morat s'étend aujourd'hui un espace dominé par les cultures et les serres agricoles. Plus rien ou presque ne rappelle qu'au milieu du 19^e siècle, cette région abritait encore le plus vaste paysage humide de Suisse. Les deux corrections des eaux du Jura ont asséché le Grand Marais, qui a ensuite été défriché pour laisser place à une agriculture intensive. Avec pour résultat un affaissement des sols dû à la perte de tourbe, la pollution des eaux potables, des cours d'eau artificialisés, un déclin marqué de la biodiversité et une uniformisation du paysage. En raison du réchauffement climatique, les exploitations agricoles sont désormais confrontées à des inondations plus fréquentes et à des périodes de sécheresse prolongées.

Continuer sur cette voie n'est pas une option, y compris pour l'agriculture. C'est pourquoi Pro Natura, BirdLife Suisse, la Fédération suisse de pêche, la Fondation suisse pour la protection et l'aménagement du paysage et le WWF Suisse ont présenté en 2023 leur « Vision pour la région des Trois-Lacs à l'horizon 2050 ». S'appuyant sur des études scientifiques consacrées à l'eau, au sol, à la biodiversité, à l'agriculture et au paysage, cette vision met en évi-

dence les problèmes actuels et propose des solutions : une meilleure utilisation des surfaces peut bénéficier à la fois à la nature et à l'agriculture. Ainsi, les sols marécageux et les terres dégradées devraient être libérés pour permettre la revitalisation des bas-marais et d'autres zones humides. En parallèle, les surfaces actuellement utilisées pour la culture fourragère pourraient être affectées à la culture maraîchère biologique. Les cours d'eau et leurs zones alluviales seraient renaturés, tandis que des biotopes supplémentaires tels que des haies, des mares, des milieux naturels riches en fleurs et des surfaces exploitées de manière extensive favoriseraient la biodiversité et redonneraient toute sa richesse au paysage.

Un groupe de pilotage réunissant les cinq organisations travaille actuellement à la mise en place d'un secrétariat chargé de faire progresser cette vision, en collaboration avec l'agriculture, les cantons et la Confédération. epp



www.dreiseenland2050.ch/fr





Le jeu comme moteur de changement

Créer une utopie concrète: voici le but du jeu de rôle auquel nous avons participé dans le cadre des Écotopiales, un festival dédié aux imaginaires écologiques. Ou comment rêver à plusieurs un avenir meilleur, basé sur l'empathie et l'entraide.

TANIA ARAMAN, rédactrice du Magazine Pro Natura

En ce début d'après-midi d'octobre, une étrange effervescence règne dans le foyer de la Grange de Dorigny, théâtre situé sur le campus de l'Université de Lausanne (UNIL). Réparties en petits groupes de cinq ou six, une vingtaine de personnes semblent plongées dans des discussions passionnées, et des mots tels «post-apocalyptique», «écosystème auto-entretenue» et «migration», se font occasionnellement entendre. Soudain, un groupe s'interrompt pour courir à l'autre bout de la salle, tandis qu'un autre se met à bâtir un curieux pont à l'aide de chaises, le tout au son de la musique live d'un vibraphone.

Serions-nous en train de rêver? Presque, mais de façon tout à fait consciente: nous nous trouvons ici au cœur d'un atelier-jeu de rôle proposé dans le cadre des Écotopiales – un festival dédié aux imaginaires écologiques (lire encadré) – sur le thème «Rêver le vivant: créer une utopie concrète». Le but: s'autoriser à penser des futurs alternatifs, en utilisant la force du collectif. Les créateurs de l'événement, Grégory Thonney et Pierre Saliba, de l'association Ars Ludendi, en sont convaincus: «À plusieurs, le pouvoir de l'imagination est démultiplié.»

La preuve en est donnée dès le début de la partie. Par équipe, nous avons tout d'abord pour mission de créer de toutes pièces

une civilisation, humaine ou non. Seule contrainte pour notre groupe: notre monde doit se situer en hauteur, que ce soit en montagne ou dans les cieux. Les idées fusent, une proposition en entraînant souvent une autre, toutes aussi oniriques les unes que les autres. Rapidement – nos réflexions étant minutées par un maître de jeu – nous nous mettons d'accord: nous sommes des «papillules», un mélange de papillon et de libellule, et nous vivons en autarcie dans un écosystème flottant au-dessus des nuages: le «nephelium».

Faire face à la menace

Mais à peine avons-nous eu le temps de nous réjouir de notre nouvelle identité et d'entrer en contact avec les civilisations imaginées par les autres équipes, que nous sommes confrontés à une bien sombre menace. Pour une raison inconnue, notre nephelium se meurt. «Nous entrons dans l'ère de l'épreuve», annonce notre animateur, qui nous demande de poser plusieurs hypothèses de diagnostic. Notre récente migration (à l'autre bout de la salle) est-elle en cause? Ou devons-nous plutôt soupçonner une contamination par l'émissaire de nos voisins que nous avons reçue quelques minutes auparavant?

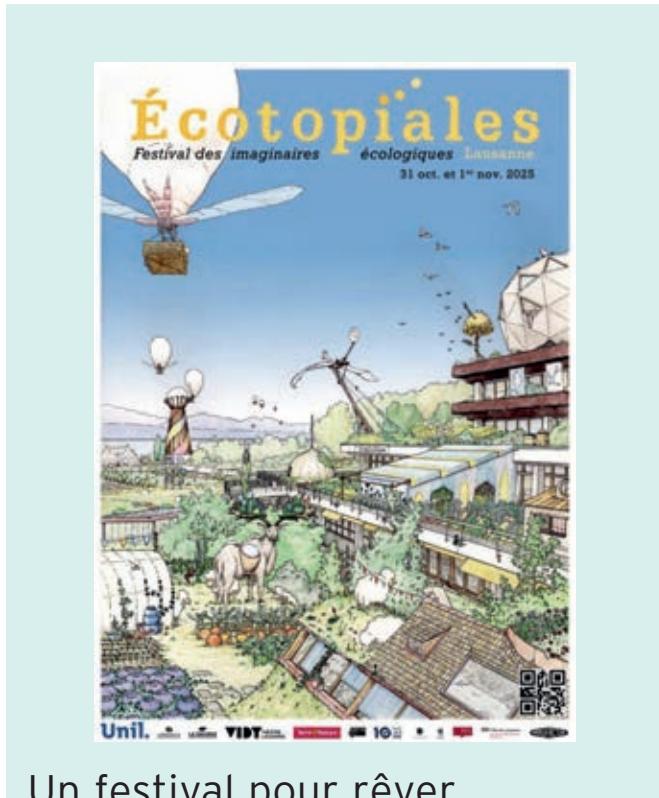
La tentation de pointer l'autre du doigt est grande, mais nous n'y cédons pas. D'autant que l'heure est grave et que toutes les civilisations semblent en proie à des difficultés, chacune essayant de trouver des réponses et du soutien pour sauver son monde qui se désagrège. Mais soudain, on nous annonce un péril encore plus grand : un tsunami cataclysmique s'apprête à s'abattre sur nous tous. Peut-être notre nephelium se trouve-t-il suffisamment en hauteur pour y échapper ? Mais alors, ne devrions-nous pas y accueillir les autres civilisations, qui n'ont pas la même chance que nous ?

S'orienter vers des solutions concrètes

Une grande fébrilité s'empare de toutes les équipes en ces dernières minutes de jeu, aux sons toujours plus angoissants du vibraphone du musicien Aurélien Perdreau. Il ne s'agit plus uniquement de sauver sa peau, mais également celle des autres, que ce soit en s'échangeant des ressources et des idées, en proposant l'asile, ou encore en bâtissant un pont pour rejoindre un autre monde. La vague arrive : nous sommes tous épargnés. À l'exception d'un groupe qui a fait le choix conscient d'accepter son sort. Ils nous expliqueront plus tard que leur peuple est coutumier de ce genre de catastrophes et qu'il préfère laisser la nature parler, plutôt que de s'y opposer.

Dans une atmosphère presque survoltée, le jeu s'achève. Le temps de ranger la salle – qui semble bel et bien avoir subi un ouragan – le moment est venu de débriefe. « L'immersion était totale », s'enthousiasme un participant. « En créant des univers positifs, rassurants, c'était plus facile ensuite d'affronter les catastrophes que si nous nous étions retrouvés dès le départ dans un climat anxiogène », analyse une deuxième. Et c'est bien là le but recherché par Grégory Thonney et Pierre Saliba : « Dans le jeu comme dans la réalité, au lieu de nous projeter dans une vision catastrophiste du futur, nous devons plutôt faire un effort conscient pour imaginer un avenir meilleur et ainsi s'orienter vers des solutions concrètes. Un tel exercice nous fait également réfléchir sur les enjeux de cohabitation. »

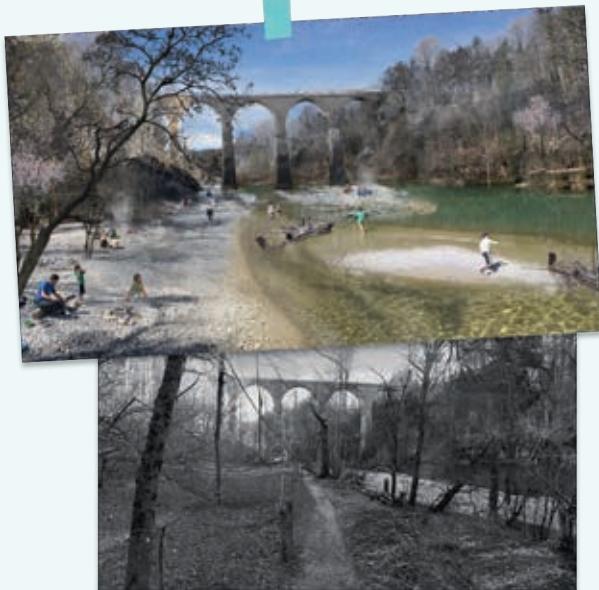
Un point de vue que partage la participante Magali Bossi, autrice de science-fiction et de fantasy et adepte de jeux de rôle : « Cet après-midi, nous avons vécu une expérience de démocratie, d'empathie et de décentrement de soi, que nous devrions essayer de reproduire à un niveau politique. » Puissent nos autorités entendre cet appel...



Un festival pour rêver un futur meilleur

Les 31 octobre et 1^{er} novembre derniers se tenait à l'Université de Lausanne (UNIL) la deuxième édition des Écotopiales, un festival dédié aux imaginaires écologiques. Son but : réunir chercheurs et créateurs autour de cette même thématique, les premiers nourrissant leur réflexion grâce à la créativité des seconds et les seconds puisant leur inspiration dans les résultats de recherches des premiers. Au programme de ces deux journées, des conférences bien sûr, mais aussi des ateliers proposant par exemple aux participantes et participants de redessiner leur relation au vivant par le biais de la bande-dessinée, de participer à une joute oratoire sur le loup, ou encore, pour les enfants, de donner vie à leur animal totem grâce au calligramme.

Proposé par l'Observatoire des récits et imaginaires de l'Anthropocène (ORIA), un organe rattaché au Centre de compétences en durabilité de l'UNIL, ce festival est né d'un constat, celui du pouvoir de l'imaginaire. « De tout temps, il a été un moteur de changement », explique Colin Pahlisch, coordinateur de l'ORIA. « En essayant de nous figurer l'avenir, on transforme notre regard, ce qui nous amène à modifier nos pratiques et nos comportements. » Colin Pahlisch se félicite de l'engouement suscité par le festival – « Il touche une grande diversité de publics, au-delà du milieu académique et des artistes » – et annonce d'ores et déjà une troisième édition en 2026.



Modèle prêt ✓
Premiers projets mis en œuvre ✓
Financement ?

02_Grünes Gallustal (pour une Saint-Gall plus verte)

La ville de Saint-Gall change de visage : au cours des quarante dernières années, une surface verte équivalente à 383 terrains de football a été recouverte et imperméabilisée dans le périmètre urbain. Des prairies et des jardins ont disparu, mais aussi un grand nombre de vieux arbres, d'arbustes et de haies, faisant disparaître une bonne partie de la faune urbaine. Cette évolution ne s'explique pas par une forte croissance démographique : la population de Saint-Gall n'a que peu augmenté durant la même période.

Saint-Gall peut redevenir une ville verte exemplaire. En mars 2022, un groupe de citoyennes et citoyens engagés a présenté le projet «Grünes Gallustal». Cette étude, menée par le bureau GSI Architekten pour le compte du WWF Saint-Gall, a été réalisée en collaboration avec vingt expertes et experts de différents domaines. Membre du comité de projet, Pro Natura Saint-Gall-Appenzell a apporté son soutien financier et son expertise.

Le projet «Grünes Gallustal» prévoit un réseau d'espaces verts de grande valeur écologique s'étendant sur l'ensemble du terri-

toire urbain, incluant les collines et les surfaces forestières environnantes. Il prévoit quatorze mesures concrètes, comme la remise à ciel ouvert des ruisseaux, la valorisation des lisières forestières ou la plantation de 58 000 arbres. Conscients du pouvoir des images, les initiateurs du projet ont réalisé un film et créé des visualisations avant/après pour nonante lieux de la ville. Ces illustrations rendent tangible la transformation possible et donnent envie de vivre dans une ville où la nature reprend ses droits.

«Grüne Gallustal» est une vision issue de la société civile, pour la société civile. Entre-temps, l'administration municipale a également reconnu la pertinence de ce modèle et l'utilise (partiellement) comme un plan directeur «vert», certes informel, mais qui montre la voie à suivre. nig

« L'action est un bon antidote à l'anxiété »

Pour la politologue Chantal Peyer, les récits utopiques permettent à l'être humain de collaborer et d'avancer. Après avoir rêvé - et réalisé - le voyage de la Terre à la Lune, il est temps d'imaginer un avenir plus désirable et une société plus durable pour notre planète.

Interview: FLORENCE KUPFERSCHMID-ENDERLIN, corédactrice en chef du Magazine Pro Natura

Magazine Pro Natura : l'ambiance générale n'est pas à l'optimisme. Cela influence-t-il le moral et les perspectives de la société ?

Chantal Peyer : bien sûr, cela impacte notre moral et notre motivation. C'est tout à fait normal. Mais nous ne pouvons pas nous arrêter à cette émotion : nous vivons une époque qui exige que nous cultivions une forme de courage. Le courage ne se manifeste pas uniquement dans de grandes actions. C'est aussi choisir de porter sur le monde un regard qui va au-delà des tendances négatives actuelles. C'est décider de continuer à croire en l'humain, en notre capacité collective de prendre des décisions visant le bien commun, la solidarité et le respect de l'environnement. C'est choisir de porter notre attention sur ce que nous voulons construire plutôt que sur ce qui est en train d'être détruit.

Les jeunes sont-ils davantage impactés ? Est-il possible pour eux de se projeter ?

Les jeunes, par nature, sont plus capables que les adultes de se révolter contre le statut quo, de mettre en lumière ce qui dysfonctionne. Ils nous tendent un miroir du monde que nous avons construit, avec ses défaillances et ses difficultés. Cette lucidité peut bien sûr engendrer de l'anxiété. D'ailleurs selon des enquêtes internationales, 59 % des jeunes se disent aujourd'hui anxieux face à l'avenir. À nous, adultes, d'écouter ce qu'ils ont à dire, d'ouvrir avec eux un espace de dialogue et de les aider à sortir du sentiment d'impuissance. Nous devons les aider à comprendre que toutes les grandes transformations sociétales ont d'abord été des utopies. Et qu'il est sain et légitime de vouloir transformer le monde. Enfin, nous devons les aider à développer des actions concrètes dans ce sens : l'action est un bon antidote à l'anxiété.

Rendre les futurs plus désirables passe-t-il par les récits ou plutôt par l'action ? Ou les récits précèdent-ils l'action ?

L'être humain est un être de récits. Les récits sont ce qui nous

permet de donner du sens au monde et de collaborer. De nombreux auteurs et autrices, comme Yuval Harari, Nancy Huston ou Alain Damasio le décrivent très bien. Avant que Neil Armstrong pose le pied sur la Lune, il y a eu de nombreux livres et films – de Jules Verne à Tintin, en passant par Georges Méliès – qui ont imaginé le voyage sur la Lune. Ce voyage est devenu un symbole de réussite, de puissance, d'inventivité pour le pays qui y parviendrait le premier. Aujourd'hui, il ne s'agit plus d'aller sur la Lune, mais de garantir l'avenir de notre planète. Nous devons à présent nous demander quels récits nous permettraient de rendre désirable une société dans les limites planétaires, et quels récits rendent cette bascule irrésistible. →

L'être humain est un être de récits. Les récits nous permettent de donner du sens au monde.

Les utopies ne portent-elles pas en elles une part de naïveté, face aux réalités que nous observons tous les jours ?

De mon point de vue, il faut inverser le raisonnement : ceux qui manquent de réalisme et de pragmatisme aujourd’hui sont ceux qui pensent que l’on peut continuer comme avant, à exploiter sans limite les ressources naturelles, à détruire les écosystèmes et à creuser les écarts de richesse dans la société. Tous les faits scientifiques convergent : ce modèle conduit à un réchauffement climatique qui détruit les fondements de notre vie sur terre. Une fois que ce constat est posé, il est clair que le bon sens et la raison conduisent aujourd’hui à imaginer autre chose, donc à se montrer utopique !

En matière de protection de la nature, de changement climatique, de biodiversité, vers quoi vous porte votre optimisme lucide ?

Dans le Podcast «2040 j’y vais !», je vais à la rencontre de personnes en Suisse romande qui montrent déjà le chemin d’une Suisse durable. Il y a des projets très concrets qui visent à dimi-

nuer les émissions de CO₂ dans l’alimentation : l’EPFL par exemple a réduit la consommation de viande de 50 % et favorisé les légumes locaux et de saison. Quant à l’Auberge «Ben Ouais» à Corcelles-le-Jorat (VD), elle diminue le gaspillage alimentaire en revendant avec des rabais les menus invendus à l’épicerie. Il s’agit aujourd’hui de permettre à ces projets de changer d’échelle. Donc de leur offrir un soutien systémique. Prenons l’exemple de l’énergie : entre 1956 et 1964, nos grands-parents ont investi 3 à 4 % du produit intérieur brut pour construire les barrages qui fournissent aujourd’hui notre électricité. Si ces cinq prochaines années nous investissons aussi 3 à 4 % du PIB pour financer la transition vers les énergies renouvelables, alors nous ferions un énorme bond en avant.



QUARANTESUN

Bio express

Chantal Peyer est politologue, prospectiviste et coach professionnelle. En 2023, elle a cocréé l’association le Hub des possibles qui propose des ateliers pour cultiver le courage d’agir, imaginer des futurs souhaitables ou encore se reconnecter au vivant. Elle accompagne aussi des entreprises ou organisations pour analyser ce qui ne fonctionne plus, au vu des limites planétaires ou des enjeux actuels, et définir un nouveau cap. Chantal Peyer anime aussi le podcast «2040 j’y vais !» qui va à la rencontre d’acteurs et d’actrices du changement en Suisse romande et imagine avec eux l’horizon de 2040.

www.hubdespossibles.org/podcast

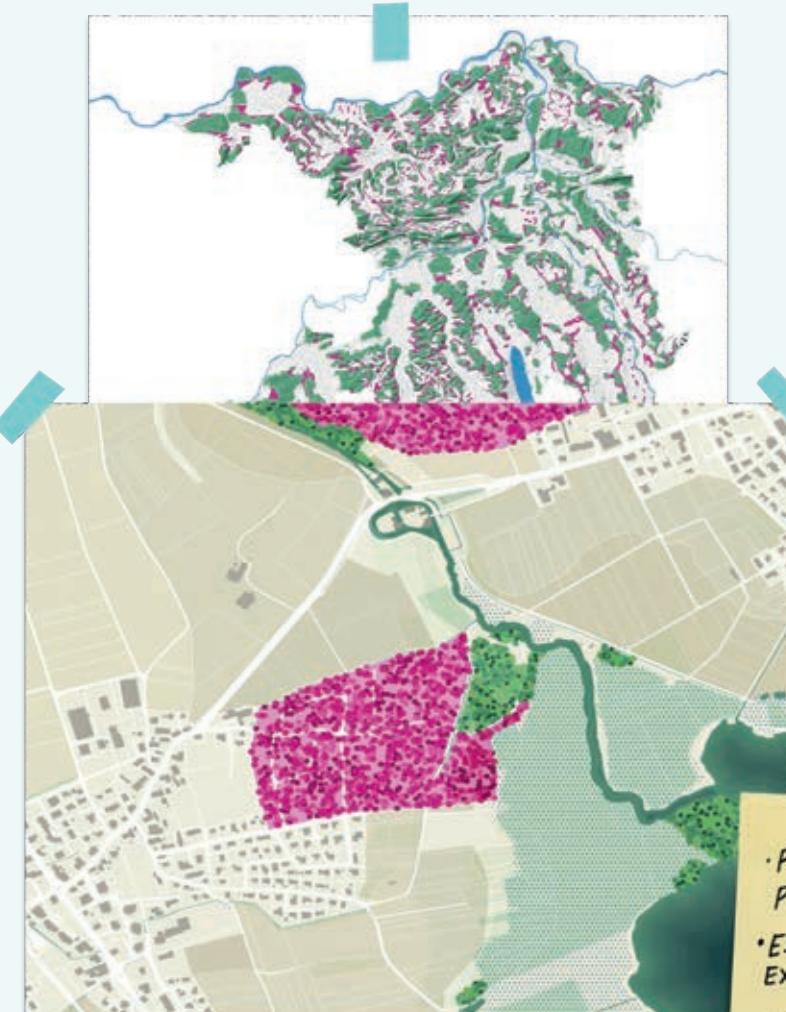
03_Forêt en plus

Les forêts absorbent une grande quantité de CO₂ présent dans l'atmosphère et le stockent dans leur biomasse. C'est pourquoi le reboisement suscite depuis des années des débats dans le cadre des discussions sur le climat. Le groupe Bibergeil s'est lui aussi penché sur cette question. Composé d'architectes et d'architectes paysagistes, ce collectif œuvre en faveur d'un aménagement du territoire de qualité dans le canton d'Argovie, en se demandant ce qui se passerait si on procérait à des reboisements efficaces pour le climat ici même, plutôt qu'au Brésil. Comment intégrer un quart de forêt supplémentaire dans le canton, non pas sous la forme d'une surface continue, mais à travers des ajouts spécifiques qui viendraient s'inscrire harmonieusement dans les forêts, les terres agricoles et les zones urbanisées existantes? Le groupe en est convaincu: non seulement la protection du climat en sortirait renforcée, mais la nature et la société profiteraient également de cette «forêt en plus».

En 2020, le groupe d'architectes a rendu public son plan d'avenir pour la forêt. Ses idées ont été accueillies avec intérêt, mais ont également suscité certaines réserves: beaucoup craignent qu'une part trop importante de cette forêt supplémentaire ne soit implan-

tée sur des terres agricoles de grande valeur. Bibergeil répond à ces critiques en soulignant que de nombreuses surfaces sont aujourd'hui utilisées pour la culture fourragère ou la production de viande, avec les conséquences négatives que l'on sait pour le climat et la nature. Quant à la «forêt en plus», elle ouvrirait la voie à de nouvelles formes de production alimentaires durable d'origine végétale. Elle serait d'ailleurs soustraite à la législation forestière actuelle, ce qui permettrait d'y expérimenter des utilisations tout à fait nouvelles, comme l'agroforesterie, la permaculture, mais aussi le sport ou l'habitat en forêt. Le secteur forestier craint toutefois qu'une distinction entre une «forêt en plus» non réglementée et une forêt régie par la loi ne soit difficile à appliquer, et qu'elle n'affaiblisse, à terme, la protection juridique des forêts existantes. Bibergeil croit en un effet inverse: en offrant de nouveaux espaces de loisirs dans ces «forêts en plus», la pression exercée sur les forêts traditionnelles diminuerait. Celles-ci pourraient enfin être protégées conformément à la loi. nig

www.bibergeil.ch (en allemand)



- PRÉSENTATION DU PROJET ✓
- ESQUISSE D'UN EXEMPLE À LENZBURG ✓
- AMÉNAGEMENT DU TERRITOIRE...

Visualisations: Celine Dietziker, Xenia Grimm
Plans: Gruppe Bibergeil

04_Espaces de vie 2045

Des pistes cyclables au lieu de routes, des arbres à chaque coin de rue, des immeubles qui se parent de verdure... Dans le cadre de son projet Espaces de vie 2045, l'ATE Association transports et environnement affiche sur son site internet des images utopiques d'une dizaine de villes suisses. Le but de la démarche : donner de l'espoir. « De nos jours, l'avenir a plutôt tendance à faire peur », explique Corinne Daep, responsable du projet. « Nous voulions en offrir une vision positive, en proposant des solutions concrètes de changements, qui peuvent servir de base de discussion. Avec ces images, nous avons l'ambition de donner envie aux collectivités d'entamer un tel processus. »

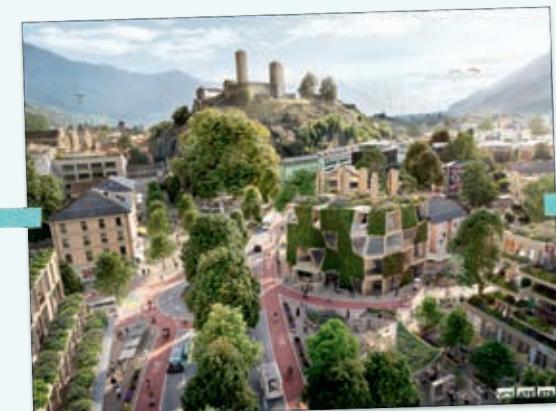
En collaboration avec les sections cantonales intéressées par le projet, l'ATE a sélectionné pour chaque ville des places bien connues, qui présentaient un certain nombre de problématiques, comme devenir un îlot de chaleur en été ou encore concentrer un

fort trafic, entraînant un risque accru d'accidents ou un niveau élevé de pollution. « Elles avaient donc toutes un grand potentiel d'amélioration. À partir d'une image du lieu à transformer prise par un drone, nous avons ensuite réalisé un atelier avec le hub de transformation Reinventing Society (une association qui œuvre justement pour la création de visions positive de l'avenir) pour trouver des solutions, en laissant parler notre imagination et nos envies, mais en essayant aussi de rester réalistes. »

Le résultat fait rêver, entre téléphériques urbains, espaces de détentes végétalisés (et même dotés d'étangs pour certains), ronds-points surmontés de ponts piétonniers. Et pourquoi avoir choisi ce délai de 2045 ? « Nous n'avons plus le temps d'attendre avant d'amorcer le changement. Nous avons donc décidé de nous aligner sur l'objectif de la Suisse d'atteindre zéro émission nette de gaz à effet de serre d'ici 2050. » Le défi est lancé ! ta



Des images réalistes et utopiques suscitent l'envie de changement. Prochaine étape ?



Des changements ponctuels peuvent devenir les jalons d'un changement de cap.

« Nous avons besoin d'images et de récits qui nous montrent comment vivre mieux »

Loin de se laisser abattre par les discours évoquant un futur cataclysmique, le socio-psychologue Harald Welzer croit au pouvoir des utopies concrètes appliquées à petite échelle. Ce sont elles qui amèneront peu à peu un changement de cap.

Interview : NICOLAS GATTLEN, reporter pour le Magazine Pro Natura

Magazine Pro Natura : autrefois on voyait l'avenir en rose. Aujourd'hui, ce sont les visions dystopiques – guerres, ouragans, sécheresses, destruction de la nature – qui dominent. Pourquoi tant de gens voient-ils tout en noir ?

Harald Welzer : le discours du mouvement écologiste contribue largement à ce pessimisme. À force de voir des graphiques illustrant l'effondrement imminent des écosystèmes ou des images d'ours polaires affamés et de forêts tropicales en flammes, il devient difficile d'envisager l'avenir avec espoir.

Ces images visent à faire comprendre qu'il est urgent d'agir. Elles sont censées provoquer un électrochoc...

Mais c'est l'effet inverse qui se produit : une certaine résignation s'installe. Depuis des décennies, les institutions environnementales et les ONG utilisent les mêmes leviers, sans succès. Pour quelle raison ? Parce qu'elles ne parviennent pas à présenter la protection du climat et de la nature comme un projet collectif visant à améliorer nos conditions de vie. Prenons un exemple : la ville sans voitures. Une telle ville serait souhaitable même en l'absence de changement climatique. Les voitures sont bruyantes, polluantes, dangereuses, elles occupent un espace considérable, en surface comme en sous-sol, ce qui fait grimper les loyers. Que la ville sans voitures consomme moins de ressources et émette moins de CO₂, n'est alors qu'un effet secondaire positif.

Nous ne devons donc pas « sauver le monde » ?

Non. C'est une injonction trop écrasante et surtout trop éloignée de la vie quotidienne des gens. C'est la grande faiblesse du mouvement pour le climat et la durabilité : il ne sait pas créer des visions positives, seulement des récits réactifs : « Nous devons changer, sinon tout s'effondrera. » Mais comment ? Nulle part, on n'explique à quoi pourrait ressembler une société future.

Pourtant, il existe bien cette idée d'une société fondée sur la sobriété.

Oui, cette idée existe, mais personne ne comprend vraiment ce que cela recouvre. En allemand, on parle de « Suffizienz », un terme assez laid que l'on traduit mieux par sobriété que par « suffisance ». Toutefois, ce mot abstrait n'allume aucune flamme. Ce dont nous avons besoin, ce sont d'images et de récits qui nous montrent comment vivre mieux, de contre-récits séduisants face aux histoires de consommation que nous servent en permanence Amazon, Temu, EasyJet, MSC Cruises et consorts.

Faut-il alors un grand projet d'avenir ?

Je me méfie de cette idée. Nous ne devons pas refaire l'erreur de nous éloigner du présent. L'utopie comme projet d'avenir est une idée à la fois archicapitaliste et archicomuniste. Elle dit : le présent ne vaut rien – le réel, le beau et le bien sont encore à venir.

Et pour y parvenir, il suffirait d'accroître encore l'énergie, les ressources, le capital et l'innovation technique.

Elon Musk rêve de coloniser Mars, de transports tubulaires ultrarapides et de robots qui nous libéreraient des tâches fastidieuses.

Tout cela, c'est du réchauffé, si vous me passez l'expression. La colonisation de Mars, les taxis volants ou l'Hyperloop : on trouve déjà ces fantasmes chez Walt Disney, dans les années 1950 ! Et les idées de Disney s'enracinent encore plus loin. Les utopies technologiques tournées vers l'avenir se sont développées à la fin du 19^e siècle avec l'industrialisation et le capitalisme. Avant cela, l'utopie était une fiction située dans l'espace. Dans son roman *Utopia* (1516), Thomas More [ndlr : homme d'État et auteur anglais] décrit une île où se déroule la vie idéale d'une société idéale. Ce texte est une critique satirique de la société féodale anglaise de l'époque. Il part donc du présent d'alors. Nous aussi, nous devrions nous appuyer sur le présent et développer ce que j'appelle des « utopies contemporaines ».

Qu'entendez-vous par là ?

Il faut d'abord regarder ce qui va bien. Cela peut nous servir de ressource et de motivation pour changer ce dont nous ne voulons plus, ce qui nous nuit et nuit à la nature. Nous n'avons pas besoin de tout renverser. Sur le plan culturel et social, nous sommes aujourd'hui très bien placés : jamais il n'y a eu de société aussi libre ni aussi sûre. Ces acquis civilisationnels doivent être préservés et défendus. D'ailleurs, beaucoup d'entre eux – le droit de vote des femmes, la liberté de la presse, la prévoyance vieillesse – étaient autrefois considérés comme utopiques, c'est-à-dire inaccessibles. Aujourd'hui, notre « seul » véritable problème est que notre économie est destructrice. Nous avons un rapport faussé à la nature et c'est cela qu'il faut corriger. Les moyens d'action existent. Nous avons l'argent, la science et la démocratie.

Mais justement : pas de grandes visions...

Peut-être n'en avons-nous pas besoin. J'ai en tête une mosaïque d'« hétérotopies ». J'entends par là des utopies concrètes appliquées à petite échelle, comme la ville sans voitures ou les villes-éponges. Ces changements ponctuels peuvent devenir les jalons d'un changement de cap. Il s'agit ensuite d'observer comment ces éléments interagissent, se renforcent mutuellement et soutiennent une économie qui sert les êtres humains sans nuire à la nature.

Dans votre livre « Alles könnte anders sein. Eine Gesellschaftsutopie für freie Menschen » (Tout pourrait être différent. Une utopie sociale pour des êtres humains libres), vous écrivez : « Les années fastes sont révolues. » Beaucoup y voient un renoncement...

C'est une erreur d'interprétation. Curieusement, dans les domaines du développement personnel ou de la remise en forme,

notre idéal n'est pas celui de l'excès. Mais en matière d'économie et de consommation, nous voulons toujours plus. Je ne considère pas le développement d'une autre forme d'économie et d'un autre mode de vie comme un exercice de renoncement. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir si, en bâtiissant autrement ou en repensant nos mobilités, nous y perdrons ou si, au contraire, nous y gagnerons en qualité de vie.



Bio express

Harald Welzer est le directeur de la fondation pour la durabilité « Futurzwei - Stiftung Zukunftsfähigkeit ». Il a enseigné le design de la transformation à l'Université européenne de Flensbourg et à l'Université de Saint-Gall. En 2019, il a publié chez S. Fischer Verlag le livre « Alles könnte anders sein. Eine Gesellschaftsutopie für freie Menschen » (Tout pourrait être différent. Une utopie sociale pour des êtres humains libres). Au travers de scénarios réalistes, il y esquisse des visions concrètes de l'avenir, notamment dans les domaines du travail, de la mobilité, de la vie en ville et de l'économie, et oppose courage et imagination à la fameuse « absence d'alternative ». Son dernier livre, « Das Haus der Gefühle » (La maison des sentiments, 2025), explore la question suivante : pourquoi l'avenir a-t-il besoin d'origines ?



à propos

« Un futur désirable bâti sur le renouveau du vivant plutôt que sur la fuite en avant »

Trois questions à Delphine Klopfenstein Broggini, membre du Comité central de Pro Natura

Magazine Pro Natura: actuellement, seuls les « technophiles » semblent avoir de grandes visions - colonisation de Mars, taxis volants, géo-ingénierie - pour sauver le climat. La scène environnementale a-t-elle renoncé à rêver ? Et Pro Natura ?

Delphine Klopfenstein Broggini: la technologie a certainement sa place et peut soutenir la transition, mais elle ne suffira pas. Elle n'est qu'un outil parmi d'autres, qui n'a de sens et d'efficacité que s'il s'inscrit dans une relation profonde, lucide et respectueuse avec le vivant. L'avenir ne s'invente pas seulement avec des innovations techniques, mais d'abord avec une compréhension de nos interdépendances avec les écosystèmes. La connexion au vivant reste une racine essentielle, qui donne sens, direction et limites à nos choix. La scène environnementale n'a pas renoncé à rêver et Pro Natura non plus: son rêve est celui d'un futur où les êtres humains et la nature coexistent pleinement, un futur désirable bâti sur le renouveau du vivant plutôt que sur la fuite en avant.

Comment concrétiser cette vision ?

D'abord en reconnaissant que notre pays ne pourra protéger durablement ses ressources et sa biodiversité qu'en renouant avec une relation équilibrée au vivant. Tous les êtres vivants, humains compris, dépendent des mêmes sols, des mêmes eaux, du même climat, des mêmes cycles naturels. Cette Suisse-là doit remettre les écosystèmes au centre: des corridors écologiques continus reliant Alpes, Jura et Plateau, des zones humides restaurées, des rivières revitalisées, une agriculture qui consacre suffisamment d'espaces de qualité au sauvage. Les villes deviennent elles aussi des milieux vivants: des rues ombragées par la végétation, des sols qui infiltrent l'eau, des parcs interconnectés, des habitats accueillants pour les êtres humains comme pour les oiseaux, les insectes et la petite faune.

Un avenir meilleur pour la planète doit-il nécessairement passer par la décroissance ?

La décroissance n'est pas une fin en soi, mais un moyen de réduire notre pression sur le vivant et de réorienter notre prospérité vers ce qui enrichit réellement nos existences, comme la santé, le temps, la convivialité, la biodiversité retrouvée, mais aussi une économie plus durable, une souveraineté alimentaire, des ressources préservées et des territoires résilients: tout ce qui renforce réellement nos existences plutôt que de les épuiser. En diminuant notre empreinte matérielle et énergétique, nous créons les conditions d'une Suisse qui protège le vivant et qui protège donc les êtres humains. Une Suisse durable, solidaire, intensément vivante. fk